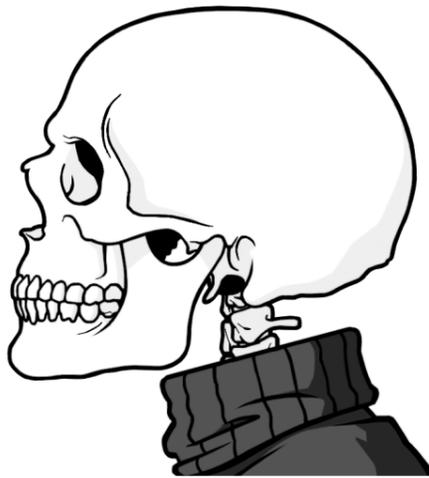


## Hamlet : réelle folie et doute lucide

de Robin Devaux



2016  
suite page 2

## Éditorial

### Décors de la folie

d'Augustin Langlade

La folie a ce double caractère de transparence et d'opacité : ostensible et insaisissable, c'est en vain qu'on l'observe de l'extérieur. Pour nous, elle est imitation, caricature, spectacle. On le voit chez les héroïnes de Schnitzler, les héros de Cervantès, la folie débute par un simulacre de réalité puis, se transvasant peu à peu, interprète son propre rôle et finit par croire en sa démonstration, incarnant son spectacle. Déboussolée, elle indique son Nord, désordonnée, elle invente son cosmos, certes singulier mais cohérent pour lui-même, comme un univers exclusif dans lequel l'esprit rationnel ne peut s'immiscer. Elle demeure une totalité, à comprendre dans son ensemble ou à taire. De l'extérieur, nous avons tout de même choisi d'en dégager trois principes. Comme le révèle un obsédé de la page 2, les siècles ont nommé *Follia* ces mille variations musicales autour d'une harmonie qui ne varie jamais ; de même, la folie contient un premier caractère, circulaire, d'innombrables répétitions, de systèmes réitérés, contraire à toute fin et à tout moyen linéaires de la raison. La folie représente également la contradiction ; qu'elle soit franchise ou extravagance, elle se soustrait aux normes et aux attentes et absorbe les influences de manière imprévisible. Parce qu'elle se berce au chant de sa propre sainteté, un dernier principe incendiaire l'anime, une énergie qui, similaire à celle de l'anorexie, du génie, de la monomanie, consume son détenteur et génère à la fois des ressources inconnues.

On n'a jamais vu fou naître fou, c'est une maladie qui se fabrique en fréquentant les hommes, d'elle on ne revient pas, elle neutralise la raison. Circulaire, contradictoire, incendiaire, que peut comprendre la raison, dans son parcours linéaire taillé sur une mesure de projections de fins et de sélections de moyens, sinon qu'elle ne la comprendra jamais assez qu'en se détruisant elle-même ? La raison saisit son objet point par point, comme le dit une demeurée de la salle 6, mais cette méthode si propice à la science ne s'applique que sur la matière réelle et partagée, en somme, les choses. Il faudrait réviser notre constitution rationnelle pour comprendre la folie. Sans assaut frontal à en perdre la raison, on peut encore s'attaquer à tout ce qui lui est parallèle ou relatif, à la norme par exemple, comme le dit cette fois la Barrée des chambres 6 et 7, en déclassant le fou hors de la dynamique de l'utile. La norme est une monnaie d'échange, la folie, une empreinte irréversible sur cette monnaie, et le fou une devise inutile. La folie jouit ainsi d'un pouvoir neutralisant qui ne se limite pas aux sphères politiques : on exclut, discrimine, on élude les discours grâce à elle, on jette l'autre dans un espace marginal, où l'incompris, faute d'être percé, est refoulé. C'est ici que nous en jouissons : puisque la folie est tout à la fois addition et soustraction, elle se révèle profitable pour l'être exclu qui exclut lui-même en retour, quand il se gonfle d'une sphère sensiblement hors-norme. La vérité, c'est que nous subissons la raison et que nous recherchons la folie. Revenue d'un mois d'étude à l'asile, *La Gazelle* ne l'a toujours pas comprise. Elle a fourré son œil dans l'entonnoir sans rien voir, elle s'est piquée de sédatifs sans rien sentir, elle a plutôt voulu vous exposer certains de ses angles d'attaque favoris. À vous de comprendre !

## L'anorexie, cette manie rationnelle

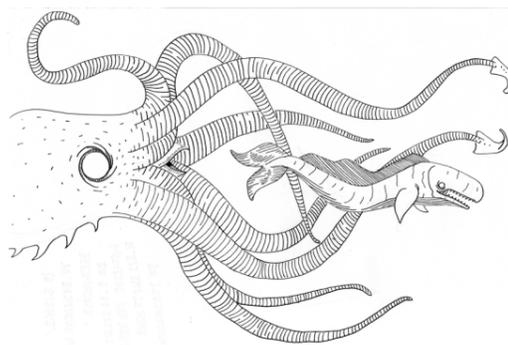
de Juliette Jourde

L'anorexie nous rappelle automatiquement son aspect physique : dénaturation du corps, vêtements trop amples et clavicules saillantes sont les signes de la maladie, frappants pour un observateur, qui se demande légitimement ce qui peut ne pas aller pour qu'une personne inflige à son corps de telles souffrances. Mais c'est se tromper de problème que de penser l'anorexie comme allant de

pair avec le mal-être ; cette relation est en vérité bien plus complexe.

Dans la tête d'une personne anorexique, tout va bien, tout va pour le mieux. Du moins, tant que tout est sous contrôle. Qui ne s'est jamais grisé de réaliser un objectif qu'il s'était fixé, si peu d'importance soit-il ? C'est simple, il suffit de ne pas manger ce dessert pour être satisfait, cela aurait été céder...

suite pages 6-7



Elie Beressi

## La connaissance de l'absurde

de Eugénie Bourlet



Léone Metayer

Sisyphé, mortel ayant défié les dieux, est condamné aux Enfers à pousser un rocher jusqu'en haut d'une montagne, d'où celui-ci retombe éternellement. Cette vie absurde faite d'un supplice infini dans lequel Sisyphé n'a rien à comprendre, rien à croire, pourrait n'avoir aucune valeur. Ce pauvre homme pourrait craquer, décider de se sauver de cette mascarade en mettant fin à ses jours. Pleins de pitié et de compassion, nous essaierions alors de le comprendre : sa folie serait lissée pour que nous acceptions son geste. Ce n'est donc pas son acte que nous...

suite page 3

## Dossier : Marchés, folie et rationalité

L'arumeur a sifflé de bouche en bouche assez longtemps pour être à présent notoire : les marchés financiers sont devenus fous. Cette obsession croît à la mesure des taux d'intérêts, mais sur qui doit-on mettre la faute ? Doit-on blâmer le système financier des marchés eux-mêmes, ses agents, ou ses mécanismes de régulation ? Comment la folie, si telle est la qualification adéquate, a-t-elle pu s'immiscer dans ce qui devrait être, ce qui fut le temple de la rationalité ? Nos interviewés et nos rédacteurs vous répondent dans ce dossier mensuel.

lire pages 4-5

## Le judo moral de la démocratie

de Ghislain Lunven

L'accusation de folie occupe une place spéciale dans le monde politique. Le fou est celui qui *sort du champ*, qui fait voler en éclat le cadre même imposé par le débat démocratique. À cet égard, Noam Chomsky souligne justement la spécificité de ce régime qui est d'autoriser la contestation *en son sein* et, partant, de fixer une limite indépassable à ce débat. Un régime...

suite page 8

## Sainte loi Travail

de Franck Nguetsop Melaga

Personne n'aime les fous. Ils sont inconstants, imprévisibles, et pire, ne croient qu'en leur propre réalité. La société moderne, elle, se fonde sur la raison pour rechercher l'ordre, l'efficacité et le bonheur de ses membres. De ce fait, tout acte de folie devient perturbateur, susceptible de la mener à sa perte. Si personne ne doit être fou, c'est encore plus vrai pour le décideur politique, dont la seule préoccupation s'incarne dans la...

suite page 7

## Are Rogue States Crazy States?

de Camille Mroue

En 2002, George W. Bush declared the states of Iran, Iraq and North Korea to be the members of an "Axis of Evil", a supposed informal alliance of countries guilty of posing a sizeable threat to the international community. In some way, Bush was accusing those states of being mad. This begs the question: how can a state be crazy? Indeed, since then...

suite page 8

## Folies d'Espagne, reprises et pop music

d'Etienne Rabotin

Les folies d'Espagne, c'est un thème récurrent qui court dans la musique de toute l'Europe. De Lully à Haendel, chaque compositeur a proposé ses variations sur cette petite phrase musicale, qui est un peu l'équivalent classique du DoSolLaFa résonnant des Beatles à Rihanna.

Le musicien est rarement un créateur parfait, un être transcendant qui n'ait qu'à demander de l'esprit à la muse pour composer. Il est toujours un enfant du siècle, soumis aux modes, aux techniques, aux références de son temps. Il cite, reprend, copie, consciemment ou non, et toute musique, aussi nouvelle que son compositeur l'ait voulue, sera toujours compréhensible par les références qu'elle assume ou qu'elle tente de nier. La musique, qu'elle soit savante ou populaire, est ainsi traversée de références plus ou moins subtiles, qui sont parfois des citations assumées, parfois des plagiats éhontés, souvent des choix de facilité. Quoi de plus évident pour plaire que de réutiliser une mélodie, une harmonie déjà cent fois réécrite et cent fois entendue, mais cent fois subtilement renouvelée ?

Entre 1672 et 1931, on compte ainsi plus de cent cinquante morceaux faisant explicitement référence dans leur titre à un terme intrigant : les *Folies d'Espagne*. Ce que l'on appelle le « thème des folies d'Espagne » est une mélodie simple, soutenue par une harmonie simple. Quelques notes ont servi de base à un nombre incalculable de pièces : de Lully à Rachmaninov, de Grétry à Bach, tous se sont essayés à composer des variations sur ce thème, à broder des motifs nouveaux autour d'un thème toujours identique et obsédant. Le terme de *folies d'Espagne* (on lit souvent *folli*, ou *folia*) remonte au plus tard au XVIe siècle, où l'on décèle, au Portugal, des traces de danses populaires et paysannes endiablées, qui vont de pair avec des chorégraphies où les cris des uns complètent le travestissement des autres. Le terme de

Do-sol-la-fa : soixante-dix millions d'années que ça dure !



*folli* ne désigne alors pas même un genre, mais une tentative de donner un nom à la variante ibérico-lusitanienne des tarentelles et saltarelles, danses incantatoires italiennes censées guérir la folie à la même époque. Ce n'est qu'au XVIIe siècle que certains s'emparent du thème d'une de ces *follias* populaires pour en faire la base harmonique de quelques pièces, et bientôt, par antonomase, le terme de « folies d'Espagne » ne fait plus référence qu'à ce-

lui-ci. La simultanéité de ces compositions, la simplicité entêtante de ce thème et l'intérêt que lui porte Jean-Baptiste Lully, déclenchent un mouvement qui ne commence à se tarir que dans les années 1930. Le principe est simple : à la façon de Devos dans ses exercices de style, chacun compose une *folli*, une folie d'Espagne, un air recyclant ou citant l'harmonie de ces quelques mesures. Les plus fameuses sont peut-être celle de Corelli, qui compose

## Hamlet : réelle folie ou doute lucide ?

de Robin Devaux

Dans la pièce de Shakespeare, le personnage d'Hamlet figure, plus que la folie, le doute. Dans le jeu entre théâtralité et lucidité, il nous confronte au vide de notre rationalité : celle qui, croyant se saisir et saisir le monde, sombre dans l'abîme de la schizophrénie.

Les voici qui viennent voir la pièce, prenez vos places. Moi, je fais le fou. » Hamlet est un personnage sans cesse dans la représentation de la folie, sans jamais que le lecteur puisse définir clairement, sans l'ombre d'une équivoque, quand s'arrête le jeu. On place souvent Hamlet dans un triptyque entre *Macbeth*, figure de l'ambition, et *Othello*, figure de la jalousie. Effectivement, il n'est jamais certain de sa vengeance, commanditée par un spectre, au sein d'un château dans lequel il est sans cesse épié et surveillé. Mais le doute dans cette pièce ne réside pas seulement dans la peinture d'un personnage en proie à la tourmente et à la trahison de son entourage, il est éprouvé par le lecteur, par le spectateur lui-même. La pièce pose en effet une question fondamentale, qui est le point de départ de l'interprétation du drame pour de nombreux metteurs en scène : la folie d'Hamlet est-elle réelle ou simulée ?

Au début de la pièce, le fantôme du père d'Hamlet est visible par la garde du château d'Elseneur dont Horatio, le confident du héros. Pour autant, dans la querelle entre Hamlet et sa mère, le spectre n'est visible que par le premier. Nous voyons là que le spectre, bien loin d'être une simple créature fantastique, est l'incarnation du doute lui-même : on ne sait jamais s'il est un réel protagoniste, une astuce de dramaturge pour faire douter le lecteur et installer une mise en abyme ou alors une projection d'Hamlet. Le spectre met le lecteur face aux limites de sa raison, étant donné qu'aucune précision ne vient conforter sa rationalité : on se rend compte peu à peu de la porosité de la raison mise en échec par une simple absence de précision.

Adhère-t-on au discours du Hamlet fou ou sommes-nous les complices d'un formidable jeu d'acteur ? Dans la pièce, nous voyons à travers les yeux du héros ; nous voyons le spectre comme le héros le voit. C'est à ce moment qu'un choix doit s'opérer pour le metteur en scène, savoir s'il faut cultiver l'ambi-

guïté ou éteindre le doute chez le spectateur en dévoilant le personnage à travers cette interprétation tentante d'un malheureux dont la raison aurait été détruite par les vicissitudes d'un entourage qui ne cesse de l'épier. Il est surveillé par des anciens amis, Guildenstern et Rosencrantz commandités par le roi, épié par Polonius pendant sa dispute avec sa mère, épié encore pendant son entrevue avec Ophélie, dont le roi et la reine se servent pour savoir si Hamlet est tourmenté par un chagrin d'amour. Le héros se protège de la surveillance en jouant la folie : jamais on ne sait quand il cesse de feindre.



Pour répondre à cette question, la mise en scène de Stanislavski et de Craig à Moscou en 1911, prend le parti d'un personnage jouant la folie avec lucidité. Selon Craig, Hamlet n'est pas un fou véritable qui délire sur la scène, bien au contraire, il est lucide face au doute de l'existence et face à sa situation de comédien dans la pièce. Les habitants du château sont en réalité semblables à une humanité aveugle, comme des acteurs qui n'ont pas conscience de jouer un rôle tandis qu'Hamlet, en faisant le fou, est un acteur conscient d'être acteur. Cette grande importance accordée à la psychologie particulière du personnage est visible sur scène, avec la présence de vastes

paravents mobiles, dont les agencements successifs représentent les états d'âme du personnage.

Nous voyons en effet que la lucidité du personnage face à la réalité de l'existence et de sa condition est très prégnante. Par exemple, le célèbre monologue « être ou ne pas être » pose comme absurde la condition humaine face à la mort : « Qui voudrait supporter ces fardeaux, gémir et suer sous une vie accablante, si la crainte de la mort, cette région inexplorée dont nul ne revient, ne troublait la volonté (...) ? » La conscience de jouer un rôle, de sa folie, du caractère insensé de l'existence, fait de Hamlet un personnage au-dessus des autres et l'émancipe, tel le prisonnier sortant de la caverne. Pourtant, cette acception de la folie réelle ou jouée du personnage prend très nettement le pas et occulte la question de savoir si le personnage est fou ou s'il joue la folie. Le metteur en scène Bruno Besson monte la pièce sept fois de 1977 à 1994. Puisque ce point reste obscur, ce dernier entend « montrer les gris », montrer l'évolution de la folie dans la pièce en étudiant tous ses aspects. Ainsi, dans sa mise en scène de 1977 à l'ensemble de la Volksbühne, il présente un héros qui « joue le fou théâtralement ». En revanche, en 1983 à Schauspielhaus de Zurich, dans le souci de combler certaines lacunes de la mise en scène de 1977, il cherche à présenter un héros qui « est fou même s'il tient un discours raisonnable ». Le metteur en scène lui-même se met à douter ; lui-même se met dans la posture vertigineuse de celui qui ne prend pas parti. En refusant un choix définitif, il devient Hamlet.

Interpréter la folie d'Hamlet, c'est poser la question de notre rapport à notre propre rôle. Quand jouons-nous un personnage ? À quel moment cessons-nous de jouer ? Hamlet, bien loin de nous présenter un drame et un personnage sans qu'on puisse dire s'il est fou ou s'il est sain, nous met face à notre propre mystère, à notre propre folie. La pièce nous apprend que le propre de l'aliénation, c'est en définitive de ne plus savoir quand on joue et quand on ne joue plus. La conscience semble être finalement ce jeu, qui lorsqu'il disparaît, nous rend incapables de discerner la folie du raisonnable. ■

## Nos villes seront fant

de Pierre-André Balestrieri

L'architecture contemporaine produit un vocabulaire visuel, un ensemble d'éléments de discours caractéristiques, une norme au sens fort : une constante dominante, comme une règle à suivre. L'esthétique du XXIe siècle est marquée par l'héritage du style international du siècle précédent, en particulier dans son aspect radicalement anti-ornemental et dans l'usage de matériaux industriels. Prévalent désormais une certaine audace géométrique, une évocation du « naturel » par l'usage du bois en couverture, la végétalisation de façade ou de toiture. La conception du bâtiment introduit également la recherche d'un fonctionnalisme développé. Cela veut dire que, s'il faut suivre l'idée selon laquelle la structure répond avant tout à un ensemble de besoins prédéterminés, on doit pouvoir penser leur mariage, leur cohabitation au sein du bâtiment. Aux villes qui l'encouragent, cette esthétique fait la promesse d'un équilibre idéal entre le fonctionnel, le beau, l'écologique, le dynamique ; soit une heureuse occasion de rehausser son image et de s'affirmer dans le jeu concurrentiel des métropoles en quête d'attractivité, tout en offrant un certain type d'aménités à ses habitants. C'est sans doute parce que cet enjeu est si fort que la plupart des projets des dernières années laissent l'impression de n'être que des emballages de *design eco-friendly*, pour une vie désincarnée, sans aspérité. Cette architecture, indissociable du processus de métropolisation, est une architecture de spectacle, tel que l'entendait Debord. Elle se veut et se prétend créative, mais ne sait donner qu'une impression de créativité.

À l'occasion du récent appel à projet « Réinventer Paris », pour lequel vingt-trois sites de la ville ont été désignés pour faire l'objet de nouveaux aménagements, Anne Hidalgo lançait aux candidats potentiels cette enthousiasmante injonction : « Surprenez-nous en découvrant à Paris et en ouvrant aux Parisiens de nouveaux territoires riches de possibles ! » Mais de surprise, il n'y en a pas : à Paris, les bâtiments des nouveaux quartiers (Rive-Gauche, Batignolles) se ressemblent tous. Paradoxalement, pour une époque où l'innovation semble hautement valorisée, l'ouverture à l'étendue des possibles paraît en réalité particulièrement compliquée. La créativité est immédiatement limitée par des conven-

une sonate pour violon cachant un jeu de variations virtuoses sur ces seize notes, ou celle de Marin Marais, ou encore celle que cache la Sarabande de Haendel, reprise aussi bien par Kubrick que par Tiësto ! Un thème populaire né dans les années 1500 au Portugal est ainsi devenu un élément commun à toute la musique occidentale, un prétexte à exercer son style en faisant référence par quelques simples notes à tout un corpus monumental d'œuvres de l'histoire musicale.

## DES IMAGINATIONS SANS BORNES RENOUVELLENT UNE OSSATURE INCHANGÉE

Un phénomène aussi fascinant n'est pas isolé. La musique populaire se nourrit précisément de citations plus ou moins affichées et intentionnelles, sur un modèle

parfaitement semblable à celui des Folies. Une rapide écoute aléatoire de morceaux de pop music, sur un corpus qui s'étend de 1950 à 2010, suffit à se convaincre que l'essentiel de la musique pop, rock'n roll, RNB, folk, variété, n'est construite que sur quelques modèles typiques de successions d'accords. Ainsi, ceux qui aiment briller en s'asseyant à un piano, sans morceau en tête mais pensant : « je vais essayer d'improviser un petit quelque chose, j'ai appris sur le tas, et puis je joue à l'oreille », ceux-là savent bien que jouer James Blunt ou Rihanna, ce n'est jamais qu'arranger rythmiquement une succession do-sol-la-fa, avec plus ou moins d'ingéniosité. C'est là tout le génie poétique de la musique qui s'exprime : réussir, avec un vocabulaire et une grammaire parfaitement sobres et presque inchangés depuis plus de mille ans, à toujours surprendre, à toujours laisser entrevoir l'imagination du compositeur. Alors la prochaine fois que vous vous essaieriez au clavier, prêt à jouer *Let It Be* ou *You're Beautiful*, innovez : improvisez sur les Folies ! ■

## astiques



tions, des attentes implicites, par le souci de se conformer au récit qu'une diversité d'acteurs et de décideurs se fait du futur des villes, et par conséquent astreinte à cette norme que nous avons préalablement cernée. Si le cadre normatif demeure une condition nécessaire de l'invention (il serait illusoire de penser pouvoir s'en dégager absolument), il ne peut être que bénéfique de l'interroger quand il est aussi impérieux. Questionner le rêve architectural et urbain du XXI<sup>e</sup> siècle, c'est dévoiler et remettre en cause directement le système de valeurs sur lequel se constituent les nouveaux espaces de nos villes, éléments de conditionnement des moments de notre existence, de notre passage.

Il y a trop de choses à dire sur ce que l'esthétique architecturale contemporaine traduit des mythes de notre société pour la laisser fleurir innocemment sans l'observer avec plus d'attention. On ne peut pas juger les réalisations emblématiques de manière seulement superficielle et subjective, sur des critères esthétiques. On doit pouvoir extraire les significations de l'architecture actuelle, comprise comme langage d'une culture, expression d'une vision du monde, des rapports entre les individus. En explorant cette perspective critique, on peut tenter ensuite de dépasser l'orthodoxie esthétique qui s'est installée, et rechercher en soi et en nous la forme que prend notre utopie de *l'habiter*, du *vivre* collectif et individuel. À partir de là, dans un but littéralement *visionnaire*, tout questionner : le dessin des volumes pour ce qu'il dira de l'organisation de la vie, de l'idée du bien-vivre, la présence ou l'absence de l'ornement, le choix du matériau et toute la dimension symbolique et esthétique qui peut leur être conférée,

mais aussi la place de l'ouvrier dans la phase de construction. Doit-il être un assembleur, sur un modèle industriel, ou peut-il être à la fois « ouvrier », partie prenante du processus de construction, déterminante pour le visage final du bâti ? Interroger le rôle des habitants, occupants, passants, la manière dont l'espace jouera sur eux, dont il sera vécu. Chacun de ces éléments nécessite, pour être repensé, d'ouvrir des problématiques aussi diverses que celles de notre relation au temps, au travail, à l'utile, à l'autre, à l'intériorité. Il s'agit en fait, radicalement, de trouver une manière et un sens nouveaux dans l'acte de s'amarrer à un morceau de terre, en l'occurrence dans la ville, et d'y bâtir quelque chose pour les autres humains. Hors des conventions, il faut délier nos imaginaires pour rêver complètement ce que peut être la ville, réactiver notre instinct d'enfant, constructeur de mondes, et le laisser remplir les espaces et les lieux de nos vies d'une folie douce ; faire surgir peut-être des formes oniriques, des façades et des passages inattendus.

À sa manière, Antoni Gaudí y est formidablement parvenu. Pour ériger la Casa Milà, il fallut tenir tête obstinément à la municipalité de Barcelone, qui s'acharna à entraver la construction. Toute de courbes sculptées, cette œuvre fait irruption dans le quadrillage strict du plan Cerdà et s'offre comme une vision d'une beauté « terrifiante et comestible », telle que Dalí l'a qualifiée. Pourquoi ne pas penser, dans son sillage ou dans un autre, une nouvelle esthétique, une nouvelle poétique du bâtiment moderne et des espaces de la ville, afin de redonner une authenticité à l'univers commun et enchanter les microcosmes individuels ? ■

## Vivre et connaître l'absurde

*Aux grands écartelés du désespoir, Camus découvre un remède dans l'absurde.*

(suite de la première page) légitimes, mais sa folie. Nous ne pouvons imaginer qu'un homme en pleine possession de ses moyens décide de se donner la mort : un sain d'esprit ne peut choisir que la vie. Celui qui abandonne dérange chacun au fond de lui. Nous le taxons de folie.

Folie et suicide sont-ils indissociables ? Ou a-t-on peur que ceux qui meurent par choix ne le fassent en cohérence avec eux-mêmes ? S'ils n'avaient pas seulement « leurs » raisons, mais une raison entière et justifiée de quitter notre monde, nous serions confondus. Y aurait-il plus de sens à mourir qu'à vivre ? Si la vie n'a plus de valeur, chacun pourra saisir en lui le désespoir de vivre. Pour que la vie ait un sens, la raison doit nécessairement se trouver du côté du monde, de la lumière et de l'espoir. Dans *Le mythe de Sisyphe*, Camus évoque le problème ainsi : « *On se tue parce que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue [...]* Mais est-ce que cette insulte à l'existence, ce démenti où on la plonge vient de ce qu'elle n'a point de sens ? »

L'esprit, malgré sa tendance à vouloir gober le réel dans sa totalité, ne parvient pas à l'unifier et finit par attraper de vilaines brûlures d'estomac. La raison reste impuissante en de nombreux sujets : les fondements stables de leur véracité ne durent jamais longtemps, qu'ils soient religieux, politiques ou scientifiques et les idéaux s'effondrent les uns après les autres. Ainsi Dieu, la démocratie ou la loi de la relativité démontrent tous leur insuffisance d'illusions perdues. Bientôt les « pourquoi » épuisent la raison, dont le plus grand de tous reste l'effrayante origine de notre être, ce *d'où je viens* qui aurait lui-même permis un *où je vais*. En trouvant une place bienheureuse et confortable, ou même tempétueuse et fragile, l'homme aurait eu l'assurance de son destin. Mais non, il faut à nouveau avec Camus faire le constat que « *Voici des arbres et je connais leur rugueux, de l'eau et j'éprouve sa saveur. [...] comment nierais-je ce monde dont j'éprouve la puissance et les forces ? Pourtant toute la science de cette terre ne me donnera rien qui puisse m'assurer que ce monde est à moi.* » Ce sentiment que la nature nous échappe est inéluctable ; invariablement, celle-ci reprend ses droits. Il faut nous rendre à l'évidence : l'humain ne trouve aucune permanence.

La rationalisation, la tentative de ramener tout ce qui m'entoure à des formules, se solde par un échec. L'homme échoue à être « *comme maître et possesseur de la nature* » et l'appel rationnel de la conscience humaine reste frustré. Le non-sens est indestructible. Face à ce constat sans appel, l'homme est désemparé, il ne sait plus quelle place occuper au sein de cette condition absurde. Dès lors surgit l'hypothèse froide d'un suicide non pas lié à la folie, mais à l'extrême lucidité. Être fou serait alors rester dans un reflux continu de cette absurdité. Le suicide n'apparaît plus comme un phénomène social, un isolement de l'individu qui sombre dans le désespoir, mais comme la conséquence de sa clairvoyance.

Ainsi subsiste en nous une « *ignorance simulée qui fait que nous vivons avec des idées qui, si nous les éprouvions vraiment, devraient bouleverser toute notre vie.* » Nous éprouvons le vide ponctuellement, mais nous l'écartons bien vite pour revenir à des considérations pratiques. Un foyer chaleureux, une aspiration professionnelle, une passion sont des échappatoires salutaires. Petits crabes au fond d'un panier, nous nous débattons sans

cesse les uns avec les autres. Les relations s'essoufflent. Nous passons indéfiniment de l'hystérie à l'abattement. Les espoirs démesurés que nous avons formés en des êtres ou des choses qui ne répondent pas à nos désirs retombent. La déception est sans commune mesure, surjouée quelques temps afin de purger ces aspirations incontrôlables auxquelles nous revenons toujours. La vacuité de l'existence nous frappe et la comédie que nous jouons est brutalement interrompue par cette prise de conscience. L'effroi qui nous glace ne peut être purgé par une confession à autrui : il a dorénavant suspendu notre vivre-ensemble. Faut-il pour autant arrêter avec Aragon que « *C'est en nous qu'il nous faut nous taire* » ? Cette réalisation de la folie indéterminée de notre vie ne serait pas complètement néfaste. Pourrions-nous y faire résister une quelconque vitalité ?

## LE BONHEUR ET L'ABSURDE

La défense de la vie ne sera apologie ni de la folie, ni du rationalisme. Une conscience lucide refuse de choisir absolument entre les deux et les conserve dans un dépassement absurde. Il ne faut pas prendre ce moment de lucidité pour un abandon inéluctable de la raison au profit d'un penchant mystique. Les plus fidèles à son exigence de sens apprécient les miracles et admettent les sciences, en dépit de leur apparente contradiction. Camus l'énonce : « *Le bonheur et l'absurde sont deux fils de la même terre. Ils sont inséparables.* »

Cette lucidité qui nous faisait peur est désormais notre force. L'abandon de la vie redevient folie car il est le geste de celui qui, comprenant son indétermination, refuse d'en prendre parti pour dessiner son parcours. La découverte de l'absurdité esquisse un combat quotidien pour donner une visée personnelle à des actes dont nous serions seuls responsables. La dépendance envers le monde et les êtres doit ainsi être brisée, le sens commun aboli dans une création singulière par laquelle notre raison, ou folie peu importe, forme un monde qui a du sens pour nous. Nous serions du même coup révoltés, libérés, créateurs. Et Camus de conclure : « *La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux.* »

La vie n'est plus projection dans un avenir incertain ni moyen d'une finalité d'ensemble, elle est célébrée par et pour elle-même à chaque instant, faisant de ce qu'elle est une création de pensée ou d'acte : c'est Sisyphe construisant avec des pierres ou rêvant durant sa tâche. Alors que tout un chacun le taxerait de folie, il est celui qui, après avoir expérimenté espoir et désespoir, raison et déraison, accepte sa condition absurde.

Eugénie Bourlet



## La crise permanente

de Côme Delanery

L'instabilité des marchés financiers n'est pas une nouveauté. De 1929 à 2008, nous savons désormais que les crises financières se déclenchent régulièrement, lorsque personne ne s'y attend, ou du moins ne le semble. Suivent de beaux discours, tel que celui de Sarkozy fustigeant à Davos les folies du tout-marché, et l'absence de règles du capitalisme. Puis, plus rien, ou presque, jusqu'à la prochaine crise. Les bulles spéculatives gonflent, les hommes politiques ferment les yeux, et espèrent que l'éclatement aura lieu après les élections suivantes. Tandis que de plus en plus d'observateurs, non écoutés, prédisent la prochaine crise à venir, il y a fort à parier que ce scénario se reproduira à nouveau.

Tout cela ne serait pas particulièrement inquiétant si les enjeux n'étaient pas énormes, si des vies n'étaient pas dépendantes de ces marchés. Sur les places financières, les traders jouent avec l'argent, mettant en place des montages plus sophistiqués les uns que les autres, sans la moindre conscience de leurs responsabilités. Des machines à sous reliées entre elles tout autour de la planète s'agitent, déconnectées de ce qui se passe en dehors. Derrière cela, ce sont des millions de familles qui font les frais de ce casino géant, tels que ces Américains expulsés de leur maison pendant la crise des subprimes.

De janvier à octobre 2008, le CAC 40 perd plus de 40%. La même année, Bernard Madoff est mis en examen pour une escroquerie de 65 milliards de dollars. Ces chiffres suffisent à considérer avérée la folie des marchés financiers. Aussi folle est l'envergure qu'ils ont pris aujourd'hui. La finance a pris le relais de l'économie réelle quand la croissance a ralenti dans les pays occidentaux dits développés, dans les années 1980. Les marchés financiers se sont imposés en acteurs majeurs de l'économie. Non seulement l'état de ces marchés a de grandes répercussions sur toute l'économie, mais pire encore, la finance détermine désormais toute décision de politique économique. Cette dernière devrait logiquement être déployée au service des citoyens, des êtres humains. Au lieu de cela, « rassurer les marchés » constitue l'alpha et l'oméga de la politique économique. Il est d'autant plus important de leur plaire que ces derniers réagissent avec violence à la moindre annonce ridicule d'un dirigeant politique. L'annonce ou l'absence d'annonce la plus anodine de Mario Draghi déplace des milliards. Se soumettre ou non à la folie des marchés, c'est un choix de société fondamental. Qu'est-ce qui doit guider l'action politique, la satisfaction d'une minorité de financiers, ou celle de la majorité ?

Idealiste, déconnecté de la réalité, diront certains. Ironie de l'affaire, puisque ce sont eux les fous, les fanatiques du marché refusant de voir au-delà d'un modèle tant éprouvé, qui parlent de réalisme et de raison pour justifier leur foi en une construction branlante. C'est en effet d'une croyance religieuse, fanatique, poussée à l'extrême qu'il s'agit. Toutes les preuves de son irrationalité sont faites, mais on continue à fermer les yeux sur la réalité. Or, quand on sait l'influence qu'ont ces marchés, on peut de ce fait en conclure à l'existence d'une théocratie.

Dès lors, comment faire face à cette folie ? Après la dernière grande crise financière, on a mis en avant une idée : la moralisation du capitalisme. Une proposition formidable : il s'agissait d'expliquer aux responsables de la crise que ce qu'ils faisaient était mal. On attendait alors qu'ils deviennent subitement gentils et bienfaisants. Une proposition naïve s'il en est. Cependant, deux possibilités sérieuses existent : soigner le malade ou s'en débarrasser. La première option est celle qui, à première vue, apparaît la plus simple. De nombreuses mesures peuvent être prises concrètement. Les marchés financiers étant par nature instables et dangereux, il faut en réduire la portée : séparation des banques d'affaire et de dépôt, interdiction de certains types de produits financiers, lutte contre la finance de l'ombre, etc. L'autre option est plus radicale : la fin des places financières. Pas aussi folle que le statu quo, la mesure mérite réflexion. « Et si l'on fermait la bourse ? » écrivait Frédéric Lordon en 2010 dans *Le Monde diplomatique*. Cette mesure n'est d'ailleurs pas anticapitaliste par essence : au moins autant que la régulation, elle permettrait en outre la perpétuation du capitalisme, en évitant qu'une crise plus forte qu'une autre le balaye. Rappelons que la Bourse, supposée permettre de relancer une économie s'essouffant, empêche les projets d'investissement à long terme, et plume les entreprises au profit des actionnaires. Serait-il possible de sortir nos dirigeants de leur croyance folle ? En attendant, rappelons-nous l'époque pas si lointaine durant laquelle le président de la République Charles De Gaulle pouvait affirmer, sans trembler : « *La politique de la France ne se fait pas à la corbeille.* » ■

# Dossier : Les marchés financiers sont-

*Lorsque la crise des prêts bancaires pourris explose en 2007, le choc est sismique. Le marché immobilier, puis l'épargne et l'emploi à son tour sont ravagés aussi bien aux États-Unis, épicentre de la crise, que sur le Vieux Continent. Après la découverte des causes de la crise, ceci tombe comme une évidence : les marchés sont devenus fous, la finance, laissée en roue libre, a soudainement perdu la raison. On accuse qui un trader véreux, qui une banque cynique, qui un système mal régulé ; mais sur qui doit-on mettre la faute ? Si les marchés sont fous, ont-ils jamais été sages ? S'ils sont sages, en sont-ils rationnels ? Certains diront qu'il est nécessaire de préciser les buts des marchés financiers, de remettre en cause leur utilité, voire même leur existence, à dessein de démonter leurs mécanismes. D'autres diront que la finance peut être tout à fait morale, dans un cadre institutionnel exemplaire, qui régule et régleme les marchés. Notre dossier de débats vous propose ce mois-ci un espace d'opinions divergentes et de visées contradictoires.*

### Interview de M. Frédéric Baule



*Frédéric Baule a fait partie de l'ESCP Europe en 1979, et obtenu un baccalauréat canonique de théologie (ICP - Cycle C - 2014). Il a exercé des responsabilités opérationnelles, dans le secteur du trading pétrolier, pour une banque d'investissement et des compagnies pétrolières. Il a contribué à un Rapport sur la volatilité des prix du pétrole (2010) pour C. Lagarde, Ministre des finances, et pris une part active dans les débats internationaux visant à proposer une meilleure régulation de ces marchés.*

#### Quelle est la finalité des marchés financiers ?

Frédéric Baule : Il ne faut pas croire que les marchés financiers soient un système existant de toute éternité. Ces marchés se sont développés au fur et à mesure de l'abandon par l'État de son pouvoir régalién de frappe monétaire. Les marchés résultent ainsi d'une relocalisation progressive du pouvoir de régulation de la circulation monétaire, qui est maintenant aux prises avec des intérêts privés, et non plus publics. Ces marchés ne sont plus au service de la rencontre entre offre et demande de capitaux pour financer des projets marchands, mais au service de l'accumulation de richesses par leurs protagonistes. Mais l'accumulation de capital est-elle une fin en soi ? Sert-elle réellement la circulation monétaire dans l'économie marchande ? Il convient donc de préciser les buts des marchés financiers, quitte à remettre en cause leur utilité, et leur fonctionnement, voire même leur existence.

### PROFIT PERSONNEL, SEULE RATIONALITÉ

#### Les marchés financiers sont-ils rationnels ? Sont-ils devenus fous ?

On a tendance à personnifier les marchés financiers, à en faire des êtres doués d'une pensée propre. Mais la réalité est plus pragmatique : le système qui se forme par résultante des transactions financières est produit par des interactions entre des agents très humains, avec leurs stratégies et leur rationalité. Peut-on supposer une rationalité à un corps collectif, qui n'est ni intentionnel ni préconçu, et correspond simplement à un donné empirique ? La rationalité ne s'étudie pas au niveau du marché, mais au niveau des décisions que chacun des acteurs de ce marché prend.

L'économie libérale nous apprend que le marché est absolument remarquable parce que le prix y résulte de l'échange

de toutes les informations disponibles entre les acteurs sur l'ensemble du marché. La transaction est réalisée lorsque le prix traduit un prix d'équilibre résultant de l'échange de toutes ces informations. Cette théorie apparaît comme une joyeuse foutaise, si on la confronte à ce qu'on vit tous les jours dans une salle de marché où, à l'heure où le prix de clôture du marché va être déterminé, chacun se démène pour servir les intérêts (cash!) de son propre portefeuille. Le prix produit par un marché financier est donc tout sauf la résultante d'un processus intelligent d'échanges d'informations : c'est le résultat d'un rapport de forces et de pouvoir de marché que chacun des acteurs cherche à exercer à son profit individuel.

La logique qui régit les individus en salle de marché est normalement très cadrée par les niveaux de risques autorisés imposés par une hiérarchie stricte. La rationalité du trader rentre en jeu au moment d'évaluer pour toute prise de position le ratio risk/reward qu'il associe à son intervention. Alors que les risques sont encadrés, et la rationalité économique des individus vérifiée, le système pervertit la rationalité individuelle. Le système de rémunération des acteurs financiers corrompt leurs comportements : il n'y a pas nécessairement convergence entre l'utilité personnelle et l'utilité sociale de l'entreprise. La rationalité du trader étant ainsi déconnectée de toute utilité sociale, son action perd son sens profond.

#### L'économie a-t-elle besoin d'éthique ? Ne faut-il pas y appliquer la même neutralité axiologique qu'en sociologie ou en histoire ?

L'économie en tant que discipline n'est pas une éthique (bien qu'elle ait besoin d'éthique !). Lorsque l'attribution du pouvoir de circulation monétaire aux seules forces de marché vient remettre en cause la possibilité de vivre ensemble, parce que ce pouvoir sert alors quelques-uns au détriment des autres, l'interrogation devient politique. La théorie économique dominante sert un système favorable à un pe-

tit nombre. L'économiste que je suis doit analyser les marchés avec neutralité, mais le citoyen en moi doit mettre en cause leur efficacité !

Que faire de ces marchés ? À quoi servent-ils ? Quelle est leur utilité sociale ? Est-ce qu'un marché qui servirait d'abord l'accumulation de capital de ses protagonistes sert à quelque chose ? La réponse n'est pas évidente. Prenons l'exemple du marché des actions. La cotation en bourse est une décision lourde pour une entreprise, qui est une façon de flatter les intérêts des actionnaires, mais pas de l'entreprise elle-même, et des salariés encore moins. À l'heure du trading algorithmique à haute fréquence, quelle est donc la pertinence de ce type de marchés ? S'ils ne sont ni rationnels, ni utiles – si ce n'est à la satisfaction des quelques prédateurs –, ont-ils le droit d'exister ? Peut-on les laisser fonctionner seuls ? Si le marché se régule, c'est-à-dire s'il finit par former un système compréhensible et non totalement anarchique, cela ne présage en rien de son utilité sociale. Le rôle des régulateurs des marchés est donc de protéger leur utilité sociale et leur mise au service du bien commun, et non pas de la prédation.

#### Qui peut ramener les marchés à la raison ?

Après la catastrophe de 2008, l'inertie intellectuelle face aux marchés qui avaient saccagé comme jamais l'économie réelle m'a choqué. Ce qu'on vendait comme un marché pur et parfait, autorégulé (etc.), s'est avéré être un ensemble de marchés réglé par l'entente entre des intérêts personnels. Ce monde là est corrompu, a servi des intérêts privés et a fermé les yeux tant que cela assurait la survie des institutions bancaires. Et l'économie marchande, qui n'a d'autre choix que de se financer auprès des banques commerciales, est livrée à leurs soubresauts ! C'est un système circulaire qui vit par lui seul et pour lui seul.

Il n'y a pas de solution préfabriquée pour briser ce cercle. Mais il faut inventer de nouvelles échelles de financement, des échelles locales. Il faut définir d'abord ce qu'est le bien collectif de sa communauté, identifier ce sur quoi l'on peut avoir prise, et lancer des initiatives ! Quand les logiques top-down deviennent folles, pourquoi ne pas s'intéresser à des logiques inverses ? La solidarité monétaire est encore la force de développement économique de nombreuses populations à travers le monde, et ceci indépendamment des institutions bancaires. L'économie a besoin de nouveaux réseaux commerciaux pour doubler un système de financement qui a fait son temps, parce que devenu fou. ■

# ils devenus fous ?



## Interview de M. Gabriel Giménez-Roche



Gabriel Giménez-Roche est professeur d'économie et maître de conférence à Sciences Po Paris. Il dirige également le département d'économie, finance et droit du groupe ESC Troyes. Il travaille notamment sur l'analyse financière, les banques centrales, et la théorie de l'entrepreneuriat. Partisan de l'économie de marché, il s'inspire de courants économiques divers : approche néoclassique, théorie autrichienne des cycles économiques, etc.

### Qu'est-ce qu'un *homo œconomicus* dans le monde de la finance ?

Le concept néoclassique d'*homo œconomicus* repose sur deux hypothèses assez rigides concernant la rationalité humaine et la réalité économique. Est rationnel l'individu qui, disposant de toutes les informations pertinentes à sa prise de décision, fera toujours le choix optimal pour maximiser son bien-être. La rationalité néoclassique est parfaite au sens qu'il n'y a pas de marge d'erreur possible dans le processus de décision. Cette perfection englobe l'hypothèse que l'information disponible dans l'économie est complète. Elle n'est ni fautive, ni illimitée. Transposé au monde de la finance, cela veut dire que l'individu fait un usage optimal de toutes les informations disponibles sur les marchés financiers pour maximiser sa rentabilité sans commettre d'erreur. C'est ce qu'on appelle « l'efficacité du marché financier ».

### Peut-on considérer les financiers comme des agents rationnels ?

D'une certaine façon, nous sommes tous rationnels car nous faisons usage de la raison pour évaluer la pertinence des moyens à notre disposition pour atteindre nos objectifs et prendre une décision en conséquence. Évidemment, nous ne sommes pas rationnels au sens néoclassique. Les croyances et les visions du monde divergent d'un individu à l'autre. Par conséquent, il existe une diversité d'objectifs ainsi qu'une diversité d'interprétations possibles de la réalité socio-économique. La diversité des objectifs se traduit par une multitude de moyens alternatifs à évaluer. La multiplicité des interprétations possibles crée des points de vue différents et des erreurs de décision. Même quand les objectifs sont similaires, les façons d'envisager

les moyens d'atteindre un objectif peuvent diverger. Les financiers ne font pas exception en ce qu'ils ont chacun leur propre stratégie pour décider des actifs financiers à acheter ou à vendre, sur leur mode de transaction et sur le timing des transactions.

### Les modèles économiques utilisés par la finance prennent-ils en compte les conséquences qu'elle peut avoir à l'échelle macroéconomique ?

Bon nombre d'investisseurs n'utilisent pas de modèles. Ils vont plutôt faire ce qu'on appelle de l'analyse technique, ou chartiste, qui consiste à analyser des graphiques de tendance des cours de marché. Les investisseurs qui utilisent des modèles économiques font de l'analyse fondamentale. Ils utilisent des modèles de diversification d'actifs et de gestion de leurs rendements et risques. Ces modèles peuvent être plus ou moins riches en détails macroéconomiques.

Il faut comprendre que les mouvements financiers réagissent aux fondamentaux macroéconomiques et non le contraire. Le contexte institutionnel a donc un impact direct sur les marchés financiers. Quand George Soros a spéculé contre la livre sterling en 1992, sa stratégie a payé parce que la livre sterling était surévaluée par rapport au taux d'inflation et aux taux d'intérêts. Si cela n'avait pas été le cas, Soros n'aurait jamais réussi son coup. Sa stratégie a fonctionné car elle a misé sur une défaillance institutionnelle des marchés.

### La rationalité est-elle un critère moral ?

Non. La rationalité est un processus de prise de décision. Elle peut orienter des décisions aussi bien morales qu'immorales. La moralité se trouve dans les fins proposées. Ces dernières dépendent des incitations créées par le contexte institutionnel domi-

nant. L'économie en tant que science ne juge que l'utilisation des moyens dans le cadre des objectifs que se sont donnés les acteurs et le contexte institutionnel. C'est au philosophe et au politologue d'analyser la moralité de ces fins et du contexte institutionnel.

### La morale a-t-elle sa place dans les salles de marché ?

La finance vise à la bonne gestion des ressources financières des épargnants, qu'ils soient des milliardaires, des travailleurs ou des retraités. Leur épargne permet le financement de la production et donc de l'emploi. Les opérations de trading visent à appuyer cette bonne gestion en sélectionnant les actifs considérés comme solidement rentables. Les erreurs d'interprétation et les actifs « pourris » restent un problème, mais le marché est tout de même un processus d'apprentissage et de sélection. Les problèmes sont donc identifiés et éliminés sans cesse, car personne ne veut générer des pertes. La finance peut être tout à fait morale. Néanmoins, elle ne peut l'être que dans le cadre du contexte institutionnel qui régule et régleme les marchés. Tout dépend donc des incitations créées au sein de ce contexte institutionnel.

### Sociologiquement, dans quelle mesure le monde de la finance est-il un monde éloigné de la réalité ?

Le monde de la finance s'éloigne de la réalité quand le contexte institutionnel crée de mauvaises incitations. Quand des réglementations influencent la détermination des prix et les volumes d'actifs, il y a une déformation des marchés ainsi qu'une distorsion dans l'évaluation du risque. Cela rend possible une accumulation d'erreurs qui aboutira tôt ou tard à une crise. Un bon contexte institutionnel n'est pas synonyme de lourdeur et rigidité. Les marchés financiers se trouvent parmi les marchés les plus réglementés et régulés du monde. Le prix de base du marché des capitaux, le taux d'intérêt, est essentiellement déterminé par les autorités. Le bilan de bon nombre d'institutions financières est largement déterminé par la réglementation. Tout ce contrôle n'a pas empêché l'avènement des crises financières. Au contraire, elle a même incité les institutions financières à prendre des risques qu'elles n'auraient pas pris dans d'autres circonstances.

La crise des subprimes nous en donne un bel exemple. Si les réglementations de Bâle étaient plus réalistes et moins directives, les banques et les agences de notation auraient mieux évalué les risques d'une certaine catégorie de produits dérivés, ce qui aurait pu éviter la crise. Malheureusement, le gouvernement des États-Unis s'intéressait plus à favoriser la création de crédit et avait donc rendu légalement « peu risqué » d'investir dans des actifs normalement considérés risqués.

### Les marchés financiers ont-ils une raison propre qui leur permettrait de se réguler seuls ?

Tous les marchés s'auto-régulent, en ce sens que les prix sont déterminés selon les performances des biens et services sous-jacents. En fait, la régulation est faite par les agents de ces marchés, c'est-à-dire nous tous. C'est la même chose sur les marchés financiers. L'auto-régulation des agents du marché peut cependant être faussée pour des raisons institutionnelles. Qui dit auto-régulation dit plutôt processus d'apprentissage. Il est donc absolument nécessaire de préserver l'intégrité institutionnelle du processus d'apprentissage des marchés pour éviter des distorsions majeures. ■

## Des marchés rationnels ?

de Thomas A. Harbor et Louis Rouanet

Dans les années 60, alors que Ludwig von Mises tenait son séminaire à New York, son élève, Murray Rothbard, lui demanda : « Quand passe-t-on d'une économie de type capitaliste à une économie socialiste ? » La réponse de Mises fut concise : quand les gouvernements ferment la bourse, c'est que nous sommes généralement passés d'une économie de marché, décentralisée et basée sur la propriété privée, à une économie planifiée et contrôlée. Or, comme l'a montré Mises, sans propriété privée et donc sans prix de marché, le calcul des coûts devient impossible et le planificateur « navigue dans les ténèbres ». La complexité de la structure de production, décomposée en milliers d'étapes, est souvent ignorée. Dans un monde fondamentalement incertain, où le capital est en déséquilibre permanent et où les structures de la demande changent perpétuellement, le secteur financier, aussi imparfait qu'il puisse être, est le maillon primordial de la coordination des activités économiques. Sans lui, le bon fonctionnement du processus de marché visant *in fine* à la satisfaction des besoins les plus urgents mais encore insatisfaits des consommateurs, est gravement menacé.

Nous nous devons cependant de condamner le système financier actuel, dont le contrôle strict et toujours croissant par l'État et les banques centrales, a amené à une situation d'instabilité économique et de parasitisme généralisé du secteur bancaire. Cette complicité entre les États et les banques est ancienne. En échange de financements, l'État utilise son pouvoir pour cartelliser le secteur financier et le rendre irresponsable de ses méfaits grâce à de très chers renflouements. Il n'est donc pas étonnant que ce soit la haute banque, et notamment les familles Morgan et Rockefeller aux États-Unis, qui militèrent d'abord pour la cartellisation du secteur bancaire par force de loi avec les *National Banking Laws* de 1863-1865, puis pour la création de la Federal Reserve. Le but était de relâcher la discipline imposée aux banquiers par la concurrence et l'étalon-or, pour permettre une plus grande émission de crédit fiduciaire dans le but de faire de plus grands profits. Aujourd'hui, le planisme monétaire des banques centrales ainsi que les plans de sauvetage du secteur financier permettent aux banques de prendre des risques inconsidérés tout en vivant aux dépens de la classe productive qu'elle est censée servir.

Le développement d'un secteur financier hypertrophié est en parfait accord avec l'effet dit Cantillon : les premiers à recevoir l'argent nouvellement créé sont ceux qui en profitent alors que le reste de la population, une fois que l'argent se sera diffusé dans l'économie, devra payer des prix plus élevés. Les banques étant un élément nécessaire à la transition de la politique monétaire, leur secteur a grossi au-delà du raisonnable avec l'âge des banques centrales et de l'inflation, inflation désormais joliment désignée de *quantitative easing*. Depuis la création de la Fed en 1913, la part du secteur financier est passée de 1,6% du PIB en 1860 à 2,9% en 1950, 4,7% en 1980 et 8% en 2007 : Le capitalisme financier est une conséquence du socialisme monétaire. Mais les politiques monétaires expansionnistes, en baissant le taux d'intérêt au-dessous du taux d'intérêt de marché, créent une décoordination généralisée des plans de productions ainsi que des bulles. Pour éviter les crises, une politique monétaire conservatrice ou l'abolition pure et simple des banques centrales est nécessaire. Cependant, ce que nous voulons n'est pas un système parfait, rigide et immobile. Même avec un libre marché, il y aura des crises. Mais la nature de ces crises dans un système de banques libres est radicalement différente de la nature des crises connues aujourd'hui. Un tel système est en effet anti-fragile, il apprend de ses erreurs et se renforce en surpassant les crises. L'argument de l'économie comportementale selon lequel les marchés ne peuvent pas fonctionner parce que les acteurs sont irrationnels est fondamentalement vicié. Premièrement, il repose sur un jugement de valeur déterminant ce qui est rationnel et ce qui ne l'est pas. Deuxièmement, les mérites du marché ne se basent pas sur la rationalité des acteurs mais sur le fait que ceux qui agissent « irrationnellement » subiront tôt ou tard des pertes et seront évincés du marché. C'est ce processus de sélection qui certes peut causer des dépressions temporaires mais qui améliorera la stabilité économique au long terme. Au contraire, le système actuel, avec un haut degré de socialisation de la monnaie, du risque et de la régulation, est systémique : chaque crise amène de nouvelles réglementations, de nouveaux renflouements et des politiques monétaires encore plus laxistes. Le risque systémique, c'est le régulateur.

Si nous voulons plus de stabilité, plus de progrès et plus de sobriété dans le secteur financier, nous ne devons pas envisager une couche supplémentaire de réglementation. Ceci reviendrait à essayer de soigner le cancer avec du polonium. La solution ne vient pas de Bâle III mais de la prudence des consommateurs ainsi que des solutions apportées par les entrepreneurs. Ce qu'il faut envisager, c'est la liberté bancaire, seule voie pour respecter les « harmonies économiques » chères à Frédéric Bastiat. Ce qu'il faut, c'est supprimer le monopole de la monnaie des États ainsi que toutes restrictions légales à l'entrée dans le secteur financier. Secouer les monopolistes, les obliger par la concurrence à une gestion sobre et responsable, faire passer la finance du secteur parasitaire au secteur productif, voici le programme de la liberté bancaire. Au diable les privilèges de la finance ! ■

## De la folie dans nos raisons

de Mélanie Laforestrie

Depuis que, de l'homme, nous avons fait un concept, il se définit comme un être rationnel, dont la conscience de soi lui permet de réfléchir sur lui-même. Mais l'opinion générale, s'étant emparée d'une idée, en fait un préjugé. Nous avons fait, par confusion, de la conscience réflexive un acte de rationalité. Nous nous targuons de comprendre les raisons qui nous poussent à agir, de nous déterminer selon notre personnalité. Grouillent les prétextes dictateurs de nos actes : j'agis de cette manière car je ne supporte pas le mensonge, car j'ai besoin de me confier. Ce chapelet d'alibis serait né de la rationalité. En son for intérieur, on discernerait les véritables raisons, on toucherait sa vérité. Pourtant, on entend toujours les uns fustiger le comportement des autres : d'incessants incapables, qui se méprennent sur les causes de leurs actes. Les uns malaxent, tassent, écrasent les principes que se donnaient les autres, pour révéler des causes moins nobles que celles qu'ils affichaient. Ces avis divergents montrent la fatuité de notre jugement intérieur. Sommes-nous capables de nous comprendre avec rationalité ?



Léone Metayer

L'erreur consiste à ne s'attarder que sur une seule définition de la raison : la capacité à connaître le vrai. Ainsi, dès que nous trouvons une raison à notre action, nous la définissons immédiatement comme vraie. Or la raison a deux formes : elle est soit « intelligence », *inter-legere*, la capacité de lier ; soit « faculté de juger », à savoir discerner le vrai du faux. D'un côté nous avons une *structure*, de l'autre une *direction*. De sa première définition, la raison est la capacité de lier différents objets et d'en comprendre les relations, que ce soit au niveau du macrocosme, où nous cherchons les processus des choses, ou au niveau individuel, où nous cherchons les raisons de l'esprit. Mais pour étudier notre esprit, nous nous contentons de lier les choses entre elles, sans jamais chercher à discerner le vrai du faux.

Nous pensons que la rationalité que nous utilisons pour comprendre le monde extérieur est en mesure de s'appliquer au monde intérieur. Ainsi, l'homme, pour comprendre ce qui l'entoure, établit des relations : il observe, calcule, analyse le monde extérieur. Par un effort de liaison, il cherche les causes des phénomènes. De la même manière, en lui-même, l'homme traque, guette, chasse les raisons de ses actes. Toutes ces raisons constituent les piliers de sa personnalité. Mais les deux processus ne sont pas déterminés par les mêmes modalités. L'étude d'un objet extérieur, qu'il soit pensé ou matériel, ne peut être la même pour notre subjectivité. La première s'accompagne d'expériences, de vérifications, d'échanges avec les autres qui servent de critères de correction, et transforment l'effort de liaisons en une capacité à dire le vrai, à être objectif. La deuxième ne s'attaque qu'à un terrain sans matière, inexprimable, invérifiable. Ce que nous y trouvons ne reste que liaison, correspondances, sans jamais s'établir comme véridique par des moyens objectifs.

Cependant, si nous suivions la deuxième définition de la raison, la capacité de discerner le vrai du faux, les raisons trouvées pour-

raient nous apparaître intuitivement vraies. Mais du fait que nous vivons en société, deux contraintes s'érigent.

D'abord, il y a le langage. Expliquer l'esprit nécessite un langage. Celui-ci, pétri de règles, existe en tant que construction partagée entre différents individus. Que ce soit dans la description de nos émotions ou la compréhension de nos actes, seuls des concepts établis par l'extérieur s'inscrivent dans notre conscience. Il est alors impossible de décrire nos états mentaux dans leur unicité. Nous ne reconnaissons pas intérieurement les différences entre les affections : le mot tristesse englobe des centaines de nuances irréperables. De même, de quelle manière pourrions-nous réduire les raisons de nos comportements à de simples déclarations ? Alors que nos affections circulent en nous tout le jour, sans que nous les nommions, nous espérons établir une certitude par une explication de quelques mots. Ce vocabulaire commun, usagé par les lèvres, nous laisse croire nommer les causes individuelles qui nous poussent. Au contraire, nous ne faisons que ressasser des mots.

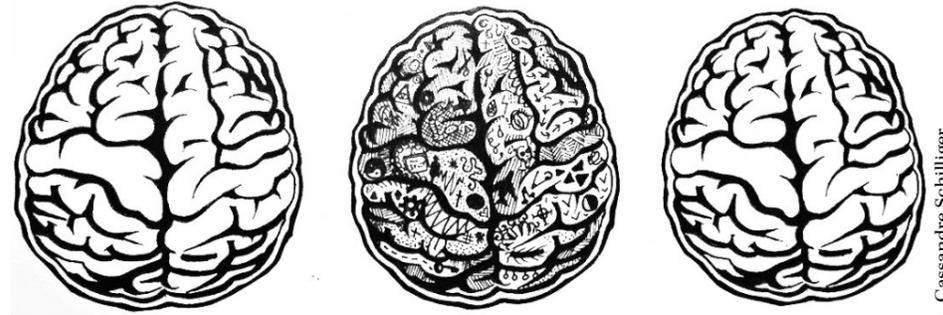
Puis, il y a la morale. L'ensemble de nos actes prend forme dans cette société, société qui, par nécessité, est sclérosée, disloquée, détruite par une morale fermée. De la société, il n'y a qu'un pas à l'individu qui fonde sa morale selon ses influences, références, appétits. Ainsi, lorsque nous étudions notre personnalité, chaque trait, chaque ligne, chaque étau de caractère prend la couleur des valeurs par lesquelles nous nous valorisons personnellement. Celles-ci ne sont pas forcément celles attendues par la société, mais celles que nous attendons de nous. Comment supporter la vérité, individus faibles, jaloux, dépendants, face à ce que nous pensons être, face à nos principes moraux personnels ? En regardant en nous, nous trouvons donc intuitivement les raisons qui nous plaisent : celui qui se pense indépendant verra dans ses nombreuses conquêtes une marque de liberté, alors qu'il ne cherche qu'à assouvir sa dépendance au regard d'autrui. Le Vrai est constamment ravalé par le Bien, et nous ne pouvons plus prétendre à nous objectiver.

Ainsi, la rationalité au niveau du comportement ne tient pas tant à l'apparition du vrai, mais à la manière dont nous pouvons établir des liens dans une logique interne, qui s'affirment comme cohérents. Ces liens font naître une structure dans laquelle nous nous reconnaissons : ce que nous appelons personnalité relève plutôt de la croyance que de la certitude. S'il faut reconsidérer notre rapport interne à la raison, comme une capacité de liaison, de correspondance, démise du faux et du vrai, c'est le concept même de folie qu'il faut revoir. Car les *fous* d'aujourd'hui, ces schizophrènes, maniaques, dépressifs, vivent selon une structure de pensée. Ils tissent des liens entre croyances et affects, qui selon leur organisme de pensée restent cohérents. Le bipolaire en phase maniaque, trouve cohérent de s'activer sans cesse, car il en tire une valorisation, et affirme un nouveau Bien par ce comportement. Ainsi, comme nous, ils restent rationnels dans leur capacité à lier les raisons qu'ils se donnent, les affects et les actions. Le comportement de l'homme sain est raisonnable car il répond aux conditions vraisemblables qui sous-tendent notre société, aux attentes entre les personnes. Parce que le clivage entre folie et raison s'éteint, la distinction entre l'homme sain et l'homme fou ne tient plus à ce qui est vrai, mais à la coïncidence des comportements et des raisons avec le contexte extérieur. L'homme sain est le seul à répondre à l'intersubjectivité, à pouvoir encore déterminer si elle peut être vraie. ■

## La guérison sans rémission de la démence

de Maud Barret Bertelloni

*Le traitement de la folie ne se donne plus comme objectif de rétablir un contact entre l'aliéné et la société mais bel et bien de le guérir en le conformant à une norme absolue. Notre désir de faire concorder le fou avec notre ordre traduit un utilitarisme maniaque.*



Cassandre Schilliger

Nous avons tous un grain, un pépin, une tare, nos petites manies et nos angoisses, la folie ordinaire qui nous traverse et nous revient par sursauts. Nous la tolérons dès qu'elle n'entre pas dans l'excès mais voici le problème : si l'on a tendance à classer la folie dans le domaine de l'exceptionnel, la voilà réintroduite au quotidien. Cela pose une claire difficulté de principe : si nous sommes tous fous, qui est le fou véritable ? Quel critère marque la rupture entre lubie et délire, ce glissement en dehors de l'ordinaire qui nous met dans tous nos états ?

Dès lors, la réflexion sur la folie est une manière comme une autre d'aborder la société, celle conventionnelle, celle qui se veut « normale » plus qu'elle ne l'est véritablement : sa prétention à la normalité est à entendre au sens prescriptif. *Ne sois pas fou, voyons*. C'est là le glissement : le concept de normalité a perdu son sens statistique, de conformité à la majorité des cas, et a opté pour une acception pratique. Il n'est pas question de *ce qui est*, mais *ce que l'on voudrait qu'il soit*. Le

discours est le suivant : on a fait équivaloir norme et nature. On dit : *c'est normal !*, comme si, par la récurrence, l'événement devenait tout à fait naturel et acquérait une propriété fondamentale, inaltérable et structurante.

Par ailleurs, si la normalité est devenue canon et non standard, elle a aussi acquis le rôle de représentante du bien-être, alors que la folie est maladie. Le statut de cette dernière, du Moyen Âge à aujourd'hui, est passé de l'ordre de la fatalité à l'ordre du pathologique. Cette médicalisation évacue la définition sociale au profit du symptôme que l'on peut traiter. C'est là que la biologie entre en jeu, car elle propose d'identifier l'origine physique de la maladie à traiter. L'idée est aussi réductrice que de circonscrire être et mal être au bon vouloir de l'hypothalamus ou la névrose aux circonstances de l'hérédité.

Cette approche semble avoir été retenue par les comportementalistes avec, en première ligne, l'*American Psychiatric Association*, qui dans son *Diagnostic Syndrom Manual* s'attache à caractériser le trouble

## L'anorexie, cette manie rationnelle

*À la source de cette maladie se révèle une volonté rationnelle d'absolu contrôle de son*

(suite de la première page) à une pulsion et à un désir immédiat qui n'a de goût que le temps d'une consommation furtive, quand la saveur d'un refus raisonnable est durable et gratifie l'âme. Le contrôle, autour duquel tout s'articule, s'inscrit dans une relation entre son corps et l'aliment qui le nourrit tout à fait positive et gratifiante. On n'est pas cette personne qui se jette sur le distributeur, ni celle qui se ressert à table, mais plutôt celle qui se contente de peu, et qu'on envie pour sa volonté et sa frugalité.

### D'UN ACTE DE VIE, MANGER DEVIENT UNE FAIBLESSE, D'UNE FAIBLESSE, UNE FOLIE

Ce rapport à la nourriture, s'il est d'abord déterminé par une modération raisonnable, évolue pour des motifs indéterminables quand le contrôle rationnel prend le pas sur la modération, et même sur la fonction première de l'alimentation, la fonction de vie, sans que d'aucune façon cela ne soit ressenti comme une folie par l'individu, qui ne fait que poursuivre une mécanique rationnelle. Ce qu'on ingurgite n'est plus vu comme nécessaire, puisque le contrôle nous a permis de voir qu'on pouvait très bien s'en abstenir, mais comme

un corps malfaisant dans la pureté d'un estomac vide et d'une conscience qui ne subit aucune mollesse. Car se nourrir devient une habitude laxiste : le corps est tout aussi puissant qu'il est vide, voire plus ; manger est une faiblesse. C'est pourquoi il est tout particulièrement satisfaisant de refuser un aliment et non pas, comme le perçoit l'extérieur, contraignant ou maladif.

En effet, à la rationalité s'ajoute, bien plus impérieux, le plaisir. Toute sensation de bonheur est associée à l'effort du contrôle, et il est tout à fait absurde de dire « mange » à quelqu'un qui raisonne ainsi. L'anorexie ne rend pas malheureux : la définition du bonheur est repensée et appuyée sur une rationalisation extrême de l'alimentation, sur la volonté et la détermination, qui sont par ailleurs louées de toute part. Être productif, tendre le plus possible la corde de sa résistance physique, car le confort n'est plus désirable, rend l'anorexique heureux. Celui qui contrôle son alimentation à ce point a tendance à contrôler le reste de sa vie de la même façon. Travailler sans relâche, se fixer des objectifs ambitieux, s'améliorer sans cesse, gonfler ses performances sportives et intellectuelles : soit vivre d'une intensité qui ne laisse pas de place au relâchement. Un ou une anorexique de ce type détient la force et le courage de plier ses désirs et pulsions à sa définition rationnelle du bonheur.

mental par ces mots : « *Quelle qu'en soit la cause originelle, il doit être considéré comme la manifestation d'un dysfonctionnement comportemental psychologique ou biologique de l'individu.* »

Fondamentalement, la folie se définit à partir de la société qui l'observe avec suspicion, menacée dans sa cohésion et son fonctionnement. C'est à partir de ces catégories que l'on peut distinguer deux types de folies.

La première relève d'une incommunicabilité : si la société est l'ensemble de langages, pratiques et représentations qui nous permettent de reconnaître l'altérité, le fou est celui chez qui l'un de ces éléments fait défaut. Le fou qui se met un cône de signalisation sur la tête en guise de chapeau altère la fonction signalétique du cône, faussant sa signification. On y retrouve aussi la folie créatrice. Quand Duchamp met en scène sa fontaine, le même glissement sémantique se produit. La seule différence réside dans le corpus explicatif que l'artiste produit, permettant à l'audience de pénétrer ses travaux. Si l'artiste crée l'idiote, le fou est un solipsisme : les deux sont des systèmes circulaires, mais le premier est accessible et n'est pas incompatible avec la société. Le diagnostic de la folie serait alors l'incommunicabilité, à plusieurs degrés ; par rapport à une dépression d'adulte, les psychoses infantiles seraient les plus ravageuses, car elles se développent au moment de l'acquisition des codes de la société, comme en cas d'autisme.

La seconde relève de l'incapacité performative du fou, qui perd sa fonction en société. Là où la division du travail semblait nous avoir délivrés de la société organique du Moyen Âge, chacun se voit attribuer un rôle précis dans un ordre hiérarchisé. S'en soustraire est ardu, car il a une fonction

structurante pour l'individu. La cure des malades mentaux, soutenait Franco Basaglia, père de l'antipsychiatrie, passe alors par la réintégration. Ainsi, sous sa direction, l'hôpital de Trieste est autogéré, notamment par des patients rémunérés, et acquiert ainsi une valence thérapeutique.

Si la folie n'est qu'incommunicabilité et exclusion, que dire alors de la souffrance qui lui est rattachée ? La question est souvent évacuée, car la douleur est difficile à quantifier et classer. Si l'on suit ce raisonnement, la folie pourrait dès lors être guérie par la simple disparition du symptôme, au titre de manifestation flagrante. Mais le symptôme, malgré les attentes, n'indique-t-il pas simplement une déviance de la conformité ?

En tel cas, son traitement serait une pratique homologique et non une cure véritable. La déviance ne serait plus l'écart type (en anglais : *standard deviation*) mais le dangereux écart de la conformité à laquelle on a préalablement conféré des vertus bienfaites.

La normalité « creuse », malheureusement, nous fait tourner en rond.

Selon Arendt, la société se construit comme une boucle productive : « *Dans le processus de production, tout est jugé en termes d'utilité par le but désiré et rien d'autre.* ». Ce processus est de l'ordre de la dépossession : « *La perplexité de l'utilitarisme est qu'il se perd dans une chaîne infinie de moyens et de buts sans jamais arriver à un quelconque principe qui pourrait justifier la catégorie des moyens et des fins et enfin de justifier l'utilité elle-même.* ». Tout, des matières premières aux travailleurs en passant par les moyens de production, convergerait dans la production. Le traitement des fous permet une société bien ordonnée mais subordonnée à la fonctionnalité. ■

fondement même du contrôle et se met au service d'une autre vérité, construite de toute pièce, à la limite du conscient et de l'inconscient. L'anorexie est une folie caractérisée par l'usage de sa raison, qui occulte ce qu'elle devrait raisonnablement penser et produit une vérité dans laquelle tout va pour le mieux.

Cette idée de production d'une vérité heureuse n'est pas l'apanage de l'anorexie. Redéfinir son bonheur en fonction des performances dont on est capable est un biais par lequel notre esprit se protège et appréhende l'idée effrayante d'échouer « à être heureux ». Nous pouvons avoir la sensation que le bonheur tel que le regard de l'autre le définit généralement n'est pas à notre portée, si l'on conçoit que par des incitations diffuses et permanentes de l'espace social, nous sommes portés à définir et caractériser le bonheur de façon précise en le rattachant à un imaginaire collectif intériorisé. S'il n'est pas à notre portée et que l'existence n'est que performance, il est préférable de se protéger de l'idée d'échec et de performer à réaliser sa définition du bonheur, même mortifère. C'est peut-être cette idée de société de performance, que l'on peut lier à la rationalisation, qui sous-tend celle d'anorexie. La folie ne serait plus à chercher dans la maladie elle-même, mais dans nos rapports à la performance.

**Juliette Jourde**

## L'état de santé du gouvernement

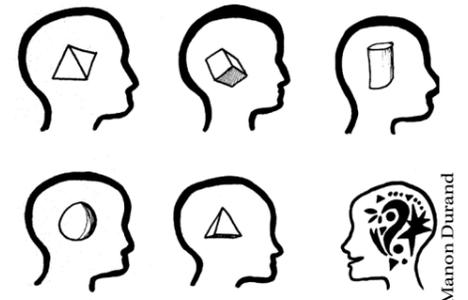
de Franck Nguetsop Melaga

(suite de la première page) chose publique. La politique, c'est tout simplement l'usage de la raison pour atteindre une fin logique.

Le fou, c'est aussi celui qui verse dans l'original, parce que la majorité des individus s'attachent mécaniquement à leurs habitudes, et perçoivent tout changement comme une potentielle menace. Le gouvernement actuel, officiellement socialiste, a beaucoup déçu l'électorat de gauche, car il a justement versé dans l'original, ou plutôt l'atypique. Outre certaines promesses de campagne du candidat socialiste non tenues, telles que l'encadrement des rémunérations abusives, ou le maintien des dotations aux collectivités territoriales, ce qui choque, et même terrifie, n'est autre que le prétendu virement du gouvernement vers un plus grand *libéralisme*, voire pire, « *une honteuse droitisisation* » (d'après d'Ormesson), très récemment cristallisée dans le projet de loi sur les nouvelles protections pour les entreprises et les salariés, ou plus simplement loi Travail. Ce gouvernement serait-il devenu fou ? On lui demande d'aller à gauche, il vire à droite. C'est donc tout le « peuple » de gauche qu'il aurait trahi ! Cette « *trahison* » a été lente, sinieuse et progressive, du Pacte de responsabilité et de solidarité au projet de loi El Khomri, en passant par l'extension de la déchéance de nationalité ; la gauche traditionnelle représentée par les frondeurs et autres se sent envahie par le spectre du grand méchant libéralisme. Trop, c'est trop, à tel point que l'inspecteur du travail Gérard Filoche catégorise ce projet de loi comme « *un siècle de droits anéanti* ». Si l'on peut assurément affirmer que cette déclaration est un brin exagérée, il est clair que pour certains, ce gouvernement perd la tête. À Matignon, on hélèrait : *à tribord toute !* Sa prétendue folie est donc perçue comme une *folie* idéologique, car au travers de ce projet de loi, elle transgresserait, voire annihilerait les valeurs de la gauche, en précarisant l'emploi et donnant trop de pouvoir à l'employeur.

### DEVANT LES INCERTITUDES, LE PRAGMATISME S'IMPOSE

Selon moi, le gouvernement n'a rien de fou ; sa folie apparente cache en réalité un courage politique et un pragmatisme assez louables. Paul Valéry disait que l'action est une brève folie. Faire de la politique, c'est agir, donc faire de la politique, c'est être fou. Néanmoins, cette folie demeure nécessaire, car elle recèle un véritable réalisme qui requiert toute notre attention si nous voulons avoir l'espoir d'améliorer les choses. Il semblerait que notre chômage soit majoritairement structurel, preuve en est qu'il n'est plus descendu en-dessous de la barre des 7% depuis 1981, d'après l'INSEE, même lorsque la conjoncture économique était favorable. Les principales causes sont issues des rigidités sur le marché du travail, telles que le salaire minimum relativement élevé, les difficultés juridiques liées au licenciement, la protection de l'emploi, etc. Si l'on connaît assez bien les causes, il en est autrement des solutions. Car en économie on ne peut qu'anticiper avec une plus ou moins grande marge d'erreur le comportement des agents (vous et moi), et on ne peut certainement pas prédire avec exactitude ce qui se passera demain, et c'est précisément à cause de l'incertitude que le pragmatisme s'impose comme indispensable. Arrêtons de faire de l'idéologie, et faisons plutôt de la politique



Manon Durand

économique car, toute économie étant politique, elle seule est capable de juger de la marche à suivre. L'idéologie s'appuie sur un système de valeurs, une pensée théorisée n'étant pas forcément en adéquation avec la réalité d'aujourd'hui. La politique elle, s'appuie sur des études macro-économiques, des rapports ou des théories économiques, qui guident le décideur. En somme, sur la représentation la plus précise de la réalité. Au travers du projet de loi Travail, le gouvernement ne fait preuve d'aucune folie. Le fou est déconnecté du réel, or c'est précisément la réalité qui préoccupe notre gouvernement. Que constate-t-on aujourd'hui ? Que la consommation privée (DCF) est la principale contribution à la croissance économique, ce qui est une bonne chose dans la mesure où les ménages remplissent leur *part du contrat*, et que le pouvoir d'achat est en légère hausse d'après l'INSEE. Mais cela ne suffit pas : l'investissement doit aussi suivre et augmenter, car son absence pose un problème d'obsolescence du matériel productif à court terme, et de perte de compétitivité des entreprises à long terme. Une entreprise qui n'investit pas, c'est une entreprise qui meurt. Le gouvernement en est conscient, il sait que ce sont elles qui prennent la décision d'embaucher, qui créent l'emploi. Que voulons-nous ? Enrayer le chômage involontaire, ce qui nous oblige à élargir la marge de manœuvre des employeurs, et surtout à les *inciter* à embaucher, car une décision d'embauche intègre des coûts, et ne dépend pas uniquement de la *demande effective* keynésienne. C'est, je pense, ce qu'essaie de mettre en place le projet de loi. Moduler le temps de travail, donner plus de poids à la négociation collective, développer l'importance des accords collectifs et faciliter les procédures de licenciement, sont des mesures qui nous feraient tendre vers une sorte de « flexisécurité », en rendant le marché plus flexible. Car oui, faciliter le licenciement, c'est aussi favoriser l'embauche en redonnant confiance aux employeurs. Nous savons qu'aujourd'hui beaucoup de PME et de TPE rechignent à embaucher du fait des entraves au licenciement en cas de retournement de la conjoncture. Redonner confiance aux PME et TPE, en rendant le marché plus flexible, tout en garantissant des contreparties intéressantes pour le salarié, voilà l'enjeu. Mais ne tombons pas dans la caricature, le licenciement se déroule toujours selon une procédure stricte (consultation des représentants du personnel, ordre de licenciements, etc.), les mesures sociales qui l'accompagnent sont multiples (compte de sécurisation professionnelle, etc.) et le gouvernement fait beaucoup pour favoriser l'insertion professionnelle en contrepartie. Il est clair que le salarié n'est pas aussi déclassé qu'on le pense par ce projet de loi, et que de nombreuses mesures, notamment le compte personnel d'activité, compensent les efforts supplémentaires qui lui sont demandés, sans compter les accords d'entreprises qui peuvent clairement jouer en sa faveur. Bref, si parfois nous avons l'impression de vivre dans un monde fou, le gouvernement, lui, se veut lucide. ■

corps.

Pour l'observateur, le plaisir de s'affa-mer est une folie, une maladie. Mais la mécanique de ce comportement dépasse nos réflexions sur la rationalité et la folie.

### L'ANOREXIE, UNE FOLIE CARACTÉRISÉE PAR L'USAGE DE LA RAISON

La biologie humaine porte en elle l'héritage de la chasse. La nature a prévu que nous chassions lorsque nous avons faim ; or, ce n'est pas le ventre vide que nous pouvons mobiliser au mieux notre énergie. C'est pourquoi notre cerveau produit des *neuromédiateurs motivationnels*, des hormones comme l'amphétamine, la sérotonine et la dopamine pour « doper » le corps et produire un sentiment d'euphorie, mais aussi des endorphines et des cannabinoïdes coupant la faim et la sensation de douleur induites par l'effort. D'où la capacité de celui qui jeûne en permanence de supporter l'effort et d'en ressentir certaine satisfaction, qui tout à la fois motive le contrôle et occulte les besoins du corps. Le déni de la faim, de la maigreur, du danger est ainsi total, car les signaux envoyés au cerveau sont en tout point positifs. Il est d'autant plus dur de se réveiller que la raison refuse sans cesse de questionner le

## Judo moral démocratique

En politique, l'accusation de folie crée un espace sacré de la raison, utile à censurer l'altérité.

(suite de la première page) autocratique définit à l'inverse une ligne indiscutable. Celui-ci traite donc toute opposition d'une manière unique : comme une altérité, tandis que la démocratie établit deux sortes d'oppositions différentes. L'une est intégrée, l'autre exclue et, dès lors, perçue comme insensée. Un régime aristocratique (ou oligarchique) présente la particularité de ne donner qu'à une unique classe sociale l'accès à la contestation politique : seuls les membres de cette classe sortant du cadre prédéterminé sont « fous ». En bref, plus on va vers le gouvernement du nombre, plus il y a de fous.

Pour prendre un exemple concret, qui rejoint une tendance de fond de la démocratie, pensons au fameux « cercle de la Raison » invoqué par Alain Minc, c'est-à-dire notamment les membres de la fondation Saint-Simon dont Minc est le trésorier et qui compte parmi ses adhérents Laurent Joffrin, Franz-Olivier Giesbert, Luc Ferry, Bernard Kouchner ou encore Thomas Piketty. C'est une tendance de fond parce que la démocratie, dans son acception moderne et non pas originelle, fonde sa légitimité soit sur le peuple, soit sur la Raison que posséderaient les techniciens, héritiers des « capacités » de Guizot ou des éclairés des Lumières. Le peuple est de toute évidence de moins en moins consulté : la pratique du référendum sous la Ve République est en chute libre et selon les calculs des plus fins mathématiciens, la synchronisation du temps parlementaire et présidentiel donne une consultation

tous les cinq ans au lieu de tous les trois ans auparavant en moyenne. La démocratie se réfugie de plus en plus dans la Raison. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la définition scientifique de l'insanité mentale apparaît avec l'essor de l'idée démocratique. Foucault voit dans *Le Neveu de Rameau* de Diderot, écrit entre 1762 et 1773, le tournant vers une exclusion du fou et une définition scientifique de son mal. On parle ici davantage d'une oligarchie éclairée ou d'une aristocratie de la Raison, les Lumières, comme leurs successeurs au XIXe siècle, ayant toujours été réticents à confier à « l'animal aux têtes frivoles » (le peuple) le pouvoir.

Apparaissent donc de plus en plus de thèmes inattaquables, de « cercles de la Raison » qui sont comme l'air que la démocratie respire. Parmi ces sujets, l'Union européenne, l'anti-racisme, le progressisme ou les Droits de l'Homme, à forte valeur axiologique (distinguant un camp du Bien et un camp du Mal) font même l'objet d'une surenchère mimétique : c'est à ceux qui iront le plus loin. Kundera les appelle « danseurs » et se moque dans *La lenteur* de leur « judo moral » incessant. « Comment peut-on être contre l'antiracisme » est devenu une sorte de « comment peut-on être persan » : une évidence bornée dans l'air du temps et qui se complait justement dans sa *puissance d'évidence*.

Exemple d'absurdité causée par cette grille de lecture étriquée : assumant l'héritage de la culture du continent, José Barroso, président de la Commission eu-



ropéenne, avait inscrit en exergue du texte proposé comme Constitution en 2005 une définition du régime démocratique par Thucydide dans *La Guerre du Péloponnèse*. Mais l'ouvrage parlant de guerre (la guerre c'est pas bien) et la démocratie athénienne excluant les femmes (c'est pas bien non plus) la phrase fut supprimée. Si les « cercles de la Raison » parviennent à exclure un discours hérétique, c'est paradoxalement en usant souvent de l'émotion. Ils distinguent les « bonnes émotions »

qui doivent être cultivées, des mauvaises qui doivent être honnies, un peu sur le modèle des passions tristes et joyeuses de Spinoza. Ils oublient toutefois que, pour le Hollandais, toutes deux étant vecteurs d'asservissement, devaient être exclues du champ politique. En résumé : les eurosceptiques veulent se replier sur eux-mêmes, ils ont peur de l'autre ; c'est une mauvaise émotion, elle est à bannir. Les europhiles sont généreux, philanthropes ; c'est une bonne émotion, elle est à cultiver. Comment peut-on oublier ou ignorer le fait que les « bonnes émotions » peuvent faire de mauvaises politiques ?

Pour pouvoir défendre la possibilité d'être contre l'antiracisme sans être raciste, de considérer les Droits de l'Homme comme inaliénables sans être pour leur extension indéfinie ou le « droit d'ingérence » (prétextant de faire respecter ces droits un peu partout), le seul remède est un renversement de l'hégémonie. Ce concept, défini par Gramsci, désigne la vision politique et sociétale dominante imposée par les faiseurs d'opinion dans la société. Sa formation est complexe et fait entrer de multiples forces en jeu : les médias, mais aussi des intellectuels (qui peuvent désormais contourner les médias avec internet) ou encore le peuple. Certains voient actuellement un fléchissement de la doxa à droite qui pourrait inaugurer une nouvelle ère dans le débat démocratique avec son air, et ses fous.

Ghislain Lunven

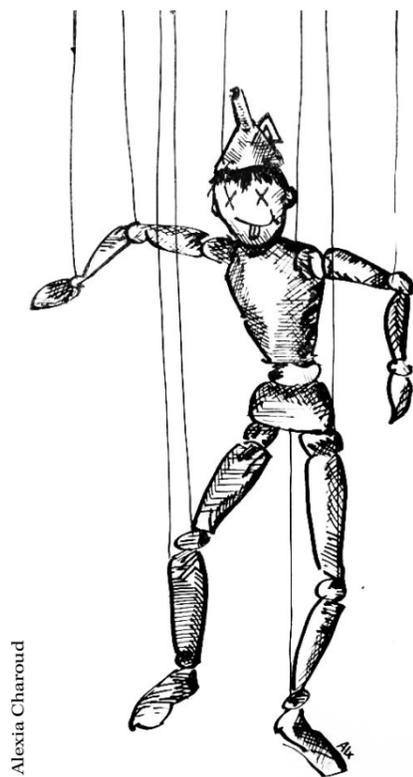
## Are Rogue States Crazy States?

States judged as criminals are the best excuse for democratic States' silent crimes.

(suite de la première page) the concept of "rogue state" has reappeared. Often, when we refer to a rogue state, we refer to a state whose behavior can be qualified as being contrary to the formal and informal laws that govern the international system. Such violations might include severe disrespect of human rights, non-compliance with the Liberal rational state system, non-respect for property and trade rights... In brief a state which does not follow the dominant model of governance.

Some historical examples include the Islamic Emirate of Afghanistan, or the first French Republic... In all those cases, the label of craziness has been used to isolate and stigmatize those countries. And indeed, they are to the international system what crazy people are to society: scapegoats everyone can easily reject and blame for society's failure. Standards of behavior are judged against them, and a supposedly well-meaning state is said to be everything a rogue state is not, just like a supposedly sane person is everything a crazy person is not.

Because indeed, rogue states are often accused of crimes other states are also guilty of. For example, calling out Iran for the Human Rights abuses its government committed might make sense until we realize that actually, most if not all the countries launching such accusation against Iran are also guilty of everything they are blaming Iran for. If Iran is a rogue state because of its presumably aggressive foreign policy, then what to make of the USA whose foreign policy record is littered with support for coup d'état's, dictatorship, terrorist movements? It seems that very quickly this whole idea of rogue states disappears and is hence to be re-



placed with a new understanding of international politics which comes from the realist school of International Relations.

According to realist thinkers, the international political system is an anarchic reality in which each state should be prepared to do anything in order to survive. If we were to borrow Hobbes's famous expression, each state is in a condition of permanent war against each other. Survival in such conditions is only for the fittest, and the weaker ones are condemned. Hence, the main thing that is motivating states in their actions is their will to live : surviving is the rational thing to do. So, if every state is rational, then none is mad

and hence the qualifier "rogue" is purely subjective, applied on those states by their more powerful counterparts in order to delegitimize them. Here is what happens : the more powerful state will harass a weaker state compelling the latter to adopt principles which would slowly isolate him on the international stage. Thus, weaker state would become more radical, which gives the powerful state more reasons to harass it.

But why would more powerful states favor the existence of those rogue states? Because the latter give a reason for the former to remain the overpowered entities they are. By brandishing the supposed threat those so called rogue states carry, those self-branded democratic powers can have the full power to establish their own interpretation of how the world system should be. The example of the War on Terror should be enough to illustrate the point: this so called war was also a reason for the USA to reaffirm its place as a global hegemon, to increase the power of its government in domestic politics, and to create an international climate of fear where Washington would appear as the savior.

Hence, no state is "rogue", no state is mad. States are all motivated by their rational reasons to survive in this mess we call an international system. Due to that, all states end up being guilty of Human Rights abuses, and to maintain their power and hide their crimes, more powerful states simply launch a campaign to demonize other countries : here's the origin of this highly subjective and politicized notion of rogue statehood.

Camille Mroue

## Rejoignez-nous !

La Gazelle est une plate-forme d'idées, sans ligne éditoriale prescrite, avec pour dessein principal d'offrir une originalité et une divergence critiques autour d'un thème mensuel. Si vous désirez partager vos opinions ou réagir sur les articles, vous pouvez trouver nos membres sur les réseaux sociaux, ou à l'adresse suivante :

[redaction.lagazelle@gmail.com](mailto:redaction.lagazelle@gmail.com)

## Suivez-nous !

Retrouvez-nous sur [www.lagazelle.net](http://www.lagazelle.net)

 [www.facebook.com/journal.lagazelle](https://www.facebook.com/journal.lagazelle)

 @GazelleinterU

## Crédits

<b>Directeurs</b>	Mario Ranieri Martinotti, Augustin Langlade
<b>Rédacteur en chef</b>	Ludovic Fillols
<b>Directeurs artistiques</b>	Thibaud Klein, Alice Morel
<b>Responsables des rubriques</b>	Arnaud Miranda, Mélanie Laforestrie, Romane Le Roux, Chloé de La Barre, Victoire Barbin Perron, Étienne Rabotin, Cassandre Begous
<b>Trésorier</b>	Ghislain Lunven
<b>Dessins</b>	Alexia Charoud, Cyril Glerum, Pierre-André Balestrieri, Andrea Manca Di Villahermosa, Esther Léo Gérard, Pauline Millet, Lucie Bernard, Cassandre Schilliger, Léone Métayer, Manon Durand
<b>Relecture</b>	Antoine Dumaine-Martet, Anne-Sophie Arissian
<b>Rédacteurs</b>	Camille Mroue, Franck Nguet-sop Melaga, Eugénie Bourlet, Côme Delanery, Juliette Jourde, Robin Devaux, Pierre-André Balestrieri, Thomas A. Harbor et Louis Rouanet, Maud Barret Bertelloni, Frédéric Blanc, Joséphine Maunier

 Partenariats

 SciencesPo